

TON VENTRE

Maman, te raconter ma vie dans notre langue, c'est trop difficile. Trop d'émoi. Le français, je le parle depuis toujours – même si je ne le parle pas avec toi. Il me donne le recul qui rend ce récit possible. Comme la distance d'un océan entre nous me permet de respirer. Mes larmes se noient dans les vagues atlantiques.

Je crois t'entendre dans ma voix lorsque je m'adresse à ma fille, Emma. C'est fugace mais, chaque fois, je suis surprise et émue. Les mystères de la génétique. Une intonation singulière, des mots familiers mais qui ne racontent pas la même histoire. Les termes affectueux que tu emploies à mon égard sonnent toujours un peu faux. Comme si tes paroles étaient dénuées de sens. Si j'appelle Emma « sweetie », c'est qu'elle m'est vraiment plus chère que tout. Je n'ai jamais ressenti de ta part cet amour absolu. Pourtant, je t'aime, comme chaque enfant aime sa maman. Il ne peut pas faire autrement.

2009. Deux ans déjà que tu te bats contre ce satané crabe, et la fin approche. Tu veux absolument que je jette à ton visage triste et défiguré les pires

souvenirs qui me font souffrir. Les raisons supposées de notre non-relation. Tu es persuadée que, si je te racontes mes maux, la voie vers notre complicité sera ouverte, et nous serons unies comme par magie. Tu rêves. C'est normal, tu n'as plus toute ta tête. Peut-être ne l'as-tu jamais vraiment eue, d'ailleurs, ni tout ton cœur...

J'hésite. Je t'écris un long mail que je n'envoie pas. Je n'en ai pas le courage. Cette lutte que tu mènes avec ton corps meurtri, humilié, en partance, m'inspire une sorte de réserve, et aussi, à ma grande surprise, du respect. C'est la première fois que je te vois si démunie. Tu as ton regard de petite fille perdue mais, cette fois, c'est pour de vrai. Tu es condamnée. Tu n'arrives pas à accepter ta maladie, ni le départ imminent. Ce n'est facile pour personne. Ma psy me dit que tu te crois éternelle. C'est bien possible. Est-ce de la compassion que je ressens? Ce serait bien la première fois. En dépit de tous mes rêves où, soulagée, je t'imagine déjà disparue, ce n'est pas si facile de te confronter à tes mauvais penchants, de te blesser en te rappelant la faiblesse de ta chair, toi qui souffres tant dans ton corps et dans ton âme, avec entre nous sept heures de vol et six heures de décalage horaire.

Combien de fois me demandes-tu de te pardonner? Tu répètes inlassablement que c'est bon pour ma santé. Cela présente surtout l'avantage de soulager ta conscience. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire. En effet, ta tendance à me tirer vers le bas est toujours là, prête à bondir, tapie dans un recoin qui nous échappe. Tu n'as pas changé. Pourtant, il y a forcément de l'amour en toi, sous cette carapace dans laquelle tu te réfugies.

Sois tranquille, Maman, je te pardonne enfin. Tu es absoute. Grâce à tout ce que j'apprends à tes côtés, je sais transformer l'ombre en lumière.

Je rentre de l'école. Je toque à la porte de ton bureau pour être un peu avec ma maman. Je commence toujours par tendre l'oreille pour être sûre qu'un de tes patients n'est pas en train de se livrer. Tu réponds, j'entre, je m'assieds sur le divan. Tu viens t'allonger à côté de moi pour te reposer. Comme un rituel, tu prends en passant ton plaid pour couvrir tes jambes et ton ventre. Je te raconte ma journée. Tu ne m'écoutes pas. Ton souffle s'accélère tandis que la couverture frémit au niveau de ton bas-ventre. Ton regard se perd. Le mien s'assombrit. Je ne sais pas pourquoi, mais tu me dégoûtes. L'élastique de ton pantalon claque et tes doigts passent discrètement sous tes narines qui se délectent de leur parfum. Tu fais durer un plaisir dont je suis l'instrument.

Moi aussi j'existe, Maman! Je n'en peux plus d'être transparente. Tu comprends mieux, maintenant, pourquoi j'ai choisi un métier où l'on me regarde?

Tu n'es pas exhibitionniste. Ni perverse. Tu ne te rends pas compte, c'est tout. Tu es ailleurs. Perchée. À l'intérieur de toi, dans un endroit impénétrable. Tu es énigmatique et narcissique. Quand tu parles de l'accouchement, tu le compares à l'orgasme. Ce moment unique où je suis submergée par la joie de donner la vie, de rencontrer l'être que j'ai porté, tu le réduis à une jouissance maternelle. C'est insensé. Il faut bien s'occuper d'un nouveau-né. Tu me racontes que tu renonces à m'allaiter au bout de quelques jours car tes mamelons s'enflamment.

Je suis dans un avion en perdition. Tu es à côté de moi. Tu places le masque à oxygène sur mon visage. Je respire, et ce que j'aspire m'asphyxie. Cette mamelle toxique me poursuit jusque dans mes rêves...

Tout tourne autour de toi et de ta pensée magique. Tu ne sembles pas concernée par la vie de tes enfants. Ce sont des préoccupations trop ordinaires. Tu n'as pas de temps à perdre avec des pensées aussi banales. Toi, tu es investie d'une mission. Tu dois changer le monde, et c'est la seule motivation qui t'anime. Tu deviens une sorte de gourou et tes patients se transforment en disciples. Tel un chamane, tu leur montres le chemin vers la conscience supérieure.

Les schémas se répètent. L'histoire se reproduit. C'est l'éternel retour. Une forme d'héritage. Toi et ta sœur, et sans doute vos parents avant vous, vous grandissez sans le réconfort de l'amour maternel. Tout comme Michel, Catherine et moi. Chacun sa mère... Triste réalité d'une époque. Tristesse aussi de ses valeurs transmises par la culture anglo-saxonne. Chez vous, rien ne déborde. On se maîtrise, on ne s'abaisse pas à montrer des signes d'affection. Votre mère ne vous prend pas dans ses bras. Elle préfère chercher du réconfort dans un verre de bourbon et une Lucky Strike. Tu répètes sans cesse que sa détresse éthylique vient du sentiment d'avoir sacrifié son intelligence et manqué le rendez-vous avec son destin professionnel. Elle est victime, dis-tu, d'une époque qui n'encourage pas les jeunes filles à faire carrière et engendre une génération de femmes au foyer perpétuellement insatisfaites. Pour couronner le tout, ses frères jouissent d'une plus belle réussite matérielle que son mari. Le train de vie de ta mère n'est pas à la hauteur de ses espérances. Elle a le

sentiment de mériter mieux. Ta mère est d'une grande élégance et d'une beauté saisissante. Dans sa jeunesse, elle pose à l'occasion comme mannequin. Mon père dit que ma fille, Emma, ressemble à sa grand-mère maternelle. C'est un compliment. Mais un revirement aussi. En effet, la première fois qu'il rencontre Emma nouveau-née, il proclame qu'elle a tout d'une Lazure!

Tu ne veux en aucun cas ressembler à ta mère. À mon tour, je fais tout pour éviter de te ressembler. Dès que tu t'estimes prête, tu te plonges dans ta destinée. Tu cherches un sens à ta vie. Tu rattrapes un peu du temps perdu par ta mère. Tu me dis souvent qu'elle est toxique. Il faut croire que c'est génétique.

Ce n'est pas d'hier que tu te montres froide et distante. Lorsque tu as cinq ans, ta grand-mère s'inquiète dans une lettre adressée à sa fille: tu n'exprimes jamais spontanément tes émotions. Cette grand-mère doit être tendre avec toi car, à la même époque, tu fais une tentative de fugue pour la rejoindre en tricycle. Que fais-tu? Tes parents font chambre à part. Ce n'est pas le bonheur sous votre toit. Ta fugue tourne en mésaventure et laisse une grande cicatrice en demi-lune sur ta longue et jolie jambe droite. De Philadelphie au Colorado, à vélo, c'est une sacrée épopée pour une petite fille!

Philadelphie. Ta ville. Celle où je suis née. Comme Grace Kelly. Je rends visite à mes grands-parents dans votre vaste demeure en pierre du 108 Burnside Road. C'est la banlieue chic de Villanova. Le rêve américain. Sur les photos, tout est beau, élégant, un peu trop lisse, à part le teckel à poil dur Throckmorton, «Throcky» pour les intimes, toujours ébouriffé. C'est presque parfait, comme dans un film dont la fin est

triste. Le noir et blanc des images participe peut-être de cette impression. Je cherche en vain sur Google Maps cette maison dont je me souviens. La tienne. Ta sœur Nancy m'apprend qu'elle a été rasée par des bulldozers pour laisser place à une voie rapide. Moi qui la croyais inébranlable.

Je suis le fruit de ta rencontre avec Denis. Les mots de ce livre ne doivent pas être faciles à entendre pour toi, mais je ne veux surtout pas oublier de te dire merci. Merci à vous deux d'être tombés amoureux. Vous m'avez donné la vie, et chaque jour je la remercie de me surprendre encore et de me donner tant de joies et de plaisirs. J'ai décidé de sécher mes larmes il y a longtemps déjà et, à présent, je profite de l'existence. J'ai la chance de pouvoir compter sur votre énergie et sur vos gènes pour prolonger ma jeunesse.

À l'Université de Pennsylvanie, lors d'une conférence donnée par un grand psychanalyste, tu es attirée par les titres en français du quotidien *Le Devoir* qu'il est en train de feuilleter. Tu brûles d'envie de mettre en pratique les nouvelles connaissances linguistiques acquises lors d'un récent séjour en France et d'un cycle à la Sorbonne, dans le cadre de ton année d'études à l'étranger. Denis a huit ans de plus que toi et une carrure athlétique. Il est idéaliste, il est engagé. Il te séduit. Son charme a quelque chose qui rappelle nos possibles origines amérindiennes. Délaissant son cher Québec, il franchit la frontière pour aller passer quatre ans à Philadelphie et finir sa spécialisation en pédopsychiatrie. Il te fait une cour ardente et, s'il te plaît tant, c'est peut-être aussi parce qu'il ranime en toi le sentiment de liberté découvert en France. Ta première bouffée d'oxygène. Paris, le refuge: un de nos

rare points communs. L'Américaine de vingt-deux ans d'origine anglo-irlandaise qui se destine à la psychologie et le jeune médecin québécois tombent amoureux. Un double bonheur pour toi. Une aubaine. C'est l'occasion, dès la fin des études de mon père, de quitter ce nid familial dont tu rêves de t'envoler. Dans les années 1950, les jeunes filles doivent se marier pour s'émanciper. Le samedi 2 juin 1956, c'est chose faite.

J'arrive quelques mois plus tard, le dimanche 28 avril 1957, alors que la jeunesse se trémousse sur un morceau d'Elvis, «All Shook up». Je vois le jour au Pennsylvania Hospital, Spruce Street. C'est le plus ancien hôpital des États-Unis, fondé en 1751 par Benjamin Franklin.

Votre premier désaccord porte sur le choix du prénom. C'est l'une des premières questions que me pose ma psy: l'origine de ce «Gabrielle». Dans ta famille, la coutume veut que la maman transmette à sa première fille son propre prénom. La chose ne doit pas être facile à vivre pour toi – toi aussi, tu es l'aînée. Heureusement, pendant ton enfance, la confusion est évitée grâce à cette tradition WASP qui veut que les enfants aient aussi un surnom, qu'ils gardent parfois toute leur vie. Ainsi, ta sœur Nancy a pour prénom d'origine «Anne», et ton cousin Woody s'appelle officiellement «Walter». Richard, ton père, se fait appeler «Dick». En toute innocence. Les Américains sont de grands enfants. La preuve, même adultes, ils mangent des cookies et de la crème glacée. Dans le langage vulgaire, «*dick*» peut signifier, au choix, «bite» ou «gros connard». Drôle de surnom pour un grand-père. Surtout quand ce grand-père est le contraire d'un *dick*, justement. Je l'adore. Il est joyeux. Toi, Maman, ton

surnom, c'est «Patsy»; mais tu le détestes, alors tu te dépêches de grandir et de reprendre possession de «Martha».

Cette fois, comme souvent, Denis gagne la bataille. C'est lui le dominant. D'ailleurs, vous parlez sa langue et non la tienne. Au-delà de l'ascendance venue de l'âge et d'une autorité naturelle, n'oublions pas que nous sommes encore loin de la Loi 16, adoptée au Québec en juillet 1964. Autrement dit, la femme mariée est considérée comme juridiquement incapable. Elle a le devoir d'obéissance et ne peut ni signer un contrat, ni travailler sans l'accord de son mari. On a beau vivre aux États-Unis, on porte en soi son identité culturelle. Mon père, tout en étant moderne et précurseur dans ses choix politiques et sociaux, reste profondément ancré dans la tradition. «Gabrielle», ce prénom désuet, est une sorte d'hommage à sa petite sœur décédée quelques semaines après sa naissance. Raison pour laquelle, sans doute, je suis si troublée devant ces tableaux baroques montrant de jeunes enfants engoncés dans leurs habits du dimanche. Ils sont tout raides, comme si leur collerette amidonnée servait à empêcher leur tête sans vie de tomber. À peine nés, déjà morts.

Mais tu n'abdiques pas pour autant, puisque «Martha» est mon deuxième prénom. Et tu n'oublies jamais de me le rappeler, notamment lorsque l'occasion se présente de remplir à ma place des papiers administratifs. En grandissant, j'ai le sentiment que tu vis à travers moi une sorte de relation fusionnelle unilatérale. Ce prolongement de toi que je deviens est-il aussi une conséquence du prénom que nous partageons ?

Trois mois après ma naissance, tu découvres Montréal. En douceur, puisque c'est l'été. Petit à petit, tu

apprivoises les hivers interminables et les familles nombreuses. Tout le monde est conquis par ton élégance surgie d'un autre monde : mes huit oncles, dont quatre ont porté la soutane, vraisemblablement pour pouvoir poursuivre leurs études, mes deux tantes et leurs parents, Berthe et Léon.

Nancy, ta sœur, ne connaît pas le miracle de l'enfantement. À votre époque, il est inenvisageable de consommer une union avant le mariage. Elle aussi se marie mais rompt très vite, pour des raisons d'incompatibilité avec son époux. Par la suite, elle vit une grande histoire d'amour, mais la maternité n'est pas son destin. Et pourtant, au fil du temps, ma complicité avec elle s'intensifie, pour mon plus grand bonheur. C'est plus facile avec Nancy. Elle est fragile mais authentique, sans filtre. Elle exprime ses émotions, un peu trop quelquefois, mais elle est humaine, alors que toi, par moments, tu as tout d'un robot. Elle est spontanée, généreuse et de nature optimiste. J'ai le sentiment que, derrière l'alibi de ton inquiétude maternelle, tu te réjouis de mes échecs, tel un vampire. Tu te nourris de mon malheur, tu ne m'encourages pas à avancer. Ton attitude me tire vers le bas, Martha. Tu n'es pas toujours tendre avec ta sœur cadette. Serais-tu un peu jalouse de sa liberté, ou est-ce la place qu'elle occupe dans mon cœur qui te dérange ? Pour mes huit ans, Nancy m'écrit un magnifique poème reprenant le *nickname* « Rhonda », que je m'attribue l'espace de quelques mois.

La famille de ton mari, à l'inverse, est nombreuse. À deux exceptions près, ses dix frères et sœurs ont tous des enfants. Les quatre ecclésiastiques redeviennent laïques et se marient. Avant de renoncer à ses vœux,

Jean-Paul est moine trappiste. J'ai neuf ans, tu nous emmènes lui rendre visite à Oka, au nord de Montréal, dans les Laurentides. Je découvre d'où vient le meilleur des fromages. Dans la cour de cette abbaye, j'observe votre échange silencieux, chargé et respectueux. Nous sommes dans un autre monde. Je comprends ta fascination pour la dimension mystique de la vie.

Elles doivent te sembler étranges, ces grandes tablées. Ce que je préfère, ce sont les cabanes à sucre au début du printemps. Le manteau blanc de la forêt est toujours intact et la sève d'érable s'écoule. Avec mes cousins, nous la buvons directement dans les seaux accrochés aux arbres. Nous sommes nombreux. Quatre d'entre eux sont nés la même année que moi. C'est fréquent au Québec. Il faut faire des enfants, l'Église le veut ainsi. La plus grande famille dont j'ai eu connaissance, c'est celle de Gisèle, notre employée de maison pendant mon adolescence. Sa fratrie compte dix-neuf enfants. Les mères québécoises, à l'époque, sont de véritables yo-yo!

Jeunes, Denis et ses frères travaillent à la beurrerie de leur père. Leur temps libre, ils l'occupent en jouant au hockey. Chez eux, à Napierville, c'est l'équipe des Lazure contre le reste du village. Je n'ose même pas imaginer les heures que ma grand-mère passe en cuisine. À ce niveau-là, ça devient un métier. À ton tour, tu te délectes de sa cuisine : son inimitable tourtière à la viande hachée servie avec ses *relishes* maison, son sucre à la crème, sorte de friandise au goût caramélisé, le meilleur de la Belle Province. Après tant d'années passées dans une beurrerie, on finit par connaître la crème. C'est dommage, je n'ai jamais eu la chance de voir à quoi ressemble une étiquette du beurre Lazure. Mon

grand-père m'explique que le beurre qui contient trop de sel est de moindre qualité, car le sel coûte moins cher que la crème. C'est drôle, en Amérique, le beurre doux est très recherché, alors qu'en France on considère que le beurre salé est plus sophistiqué. C'est loin d'être la seule différence entre nos deux cultures.

Ton quotidien commence à t'ennuyer. Tu prends des distances. Je garde l'image de cette prison dans laquelle j'ai le sentiment de passer beaucoup de temps, en pleurs et perdue, abandonnée, sans savoir pourquoi. Est-ce une tentative de ta part de m'oublier, de te persuader que je n'existe pas? Les autres mamans font-elles toutes la même chose? C'est bien pratique, un lit à barreaux, on peut vaquer à ses occupations sans être dérangé. Il suffit de faire abstraction des cris.

L'instinct maternel ne se développe pas systématiquement. Certaines femmes ne sont pas préparées ni même destinées à être mères. J'ai mis longtemps avant d'en éprouver le désir. J'avais trop peur d'infliger à mon enfant ce que j'ai vécu. J'ai dû commencer par digérer ces souffrances en faisant six années de psychothérapie avec la psychanalyste Arlette Garih. Cette femme m'a sauvée. Je n'aurais pu être, comme toi, mère à vingt-quatre ans. Alors, en dépit de tous les manques, je t'admire. Toi aussi tu as souffert dans ton enfance. Lorsqu'on ne reçoit pas, il est difficile de donner. À ton époque, que ce soit au Québec ou aux États-Unis, la femme mariée est vouée à enfanter. Vous n'avez pas vraiment le choix. Si cette liberté avait existé, je ne serais peut-être pas ici pour raconter mon histoire, alors merci, Maman, d'avoir cédé à la pression sociale. Je suis une enfant mal aimée qui parvient à trouver le bonheur. Mon ami Steve dit que je suis une

rescapée. Donc, tout est bien qui finit bien. Je ne m'en sors pas trop mal. Tu le proclames, avec dans le regard une pointe de fierté, Maman.

Dans la rue, tu marches au pas de charge, comme pour t'évader d'une réalité trop prosaïque. Tu es prise en otage par ta vie de famille. J'en suis encore à mes premiers pas et je trotte tant bien que mal derrière toi, à la recherche de cette fulgurante ivresse qui me bouleverse lorsque je me fonds dans ta fourrure imprégnée d'un capiteux parfum : Arpège de Jeanne Lanvin. La matière de ce manteau est d'une infinie douceur, elle me rassure. C'est mon doudou géant. Ça ne vaut pas un câlin, mais c'est mieux que rien.

Je trimalle longtemps avec moi une petite couverture rose défraîchie et soyeuse. Mon premier confident en peluche est un beagle aux longues oreilles moelleuses, que je ne me lasse pas de flatter. Peut-être est-ce là l'origine de mon adoration pour les lobes auriculaires. Je le garde si longtemps qu'il devient tout chétif et perd ses poils. Je refuse de m'en séparer. Tu lui découpes le ventre pour remplacer ses entrailles étioilées. Je le console en caressant les coutures de sa cicatrice.

Deux ans après moi, Michel arrive. Puis, l'année suivante, Catherine.

J'ai quatre ans lorsque nous partons tous les cinq vivre à Haïti, où Denis devient l'unique psychiatre du pays. Il a en charge la santé mentale d'une population démunie au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. C'est un beau défi. Mais on ne demande pas à Denis de soigner les troubles de personnalité du dictateur François Duvalier, dont les délires de grandeur sont connus. La plupart des médecins haïtiens sont à l'étranger. Ils désertent l'enfer de Papa Doc.

C'est une belle année pour nous tous, peut-être même pour toi, Martha. Notre villa avec piscine est typique de l'architecture du début des années 1960. Elle s'élève sur un seul niveau à Pétion-Ville, sur les hauteurs de Port-au-Prince. Ce sont les souvenirs les plus ensoleillés de ma petite enfance, de cette période où nous sommes toujours une famille unie. Une sorte de bulle d'oxygène. Michou s'occupe de sa petite sœur, âgée d'un an seulement. Nous avons chacun notre nounou, et c'est sur les épaules d'Alphonse, notre gigantesque jardinier, que je me rends tous les jours au jardin d'enfants. Grâce à ce moyen de locomotion, je vois la vie d'en haut. C'est étrange de dépasser tout le monde, d'être un peu seule au milieu du ciel, mais j'adore, car je me sens libre et forte. Je suis heureuse de passer ces moments en compagnie d'enfants de mon âge et de découvrir la cuisine locale. Mon plat préféré, c'est le « pois et riz » que les adultes appellent « riz collé avec haricots rouges ».

De retour à Outremont, dans notre superbe maison blanche du 128, avenue Maplewood, avec son toit pointu qui la fait ressembler à un château, il arrive bien sûr que tes deux plus jeunes se chamaillent. Un jour, Catou, excédée par les provocations de son frère, frustrée elle aussi de ne pas exister à tes yeux, le mord jusqu'au sang. Elle grave l'empreinte de ses dents sur le petit ventre lisse de Michel. C'est étrange, ma fille mord aussi. Encore bébé, Emma s'attaque à moi. Pendant quelques semaines, je m'efforce de dissimuler le bel hématome qu'elle me fait à l'épaule. Plus tard, elle s'en prend à ses copines de crèche. La directrice, suite à la plainte d'une autre maman, m'ordonne même de consulter une psy avec ma fille de moins de deux ans.

Je suis désemparée. Comment peut-elle réagir ainsi, avec tout l'amour que je lui donne? Chacun ses raisons, chacun sa mère.

Sur les photos, une dent de lait noircit le sourire de Michou, témoin d'une chute accidentelle dans le petit escalier de la cuisine menant à la cave. Il le dévale et pousse un cri strident. Je suis dans la cuisine et j'ai peur. T'es où, Maman, pourquoi t'es pas là?

Au lycée, mon frère et ma sœur sont dans la même classe. Ils partagent quelques amis et deviennent plus complices. Plus qu'avec moi, en tous cas. Parfois, ils sont seuls tous les deux, ou avec toi, à la maison. Je suis la première à avoir le droit de sortir, et j'en profite. Les aînés, ça prend tout dans la gueule et ça fait toutes les conneries. Mes deux années d'avance me donnent ce sentiment, toujours présent, d'être isolée. Michou et Catou sont des bébés. C'est plus tard, une fois en France, que je me rapproche de Catou.

Pour l'empêcher de frapper sa petite sœur à coups de poing, ou encore avec des projectiles, tu achètes à Michel un punching-ball. Triste cadeau dont la fonction première n'est pas d'être un jouet, mais bien de t'éviter de perdre un temps précieux à gérer nos conflits domestiques.

En attendant, tes trois enfants subissent une sorte d'isolement, et c'est à cause de ta négligence. Bien sûr, Yvette s'occupe de nous, mais une nounou ne remplace pas l'amour d'une maman. Les enfants ne jouissent pas alors de la même liberté qu'aujourd'hui. On les laisse bien souvent s'amuser avec leurs jouets dans ces petites cages en bois que l'on appelle des « parcs ».

J'explore déjà mon monde intérieur. Je découvre le plaisir d'errer seule derrière la maison, dans l'immense

jardin tapissé de muguet dont le parfum me transporte, ou le long de notre ruisseau merveilleux. Ce petit torrent frais et cristallin déborde de vitalité comme une cascade. Il descend de la montagne depuis le cimetière du Mont-Royal. La présence de toutes les âmes englouties dans ses eaux me fascine. Au fond du jardin se trouvent des terrains de tennis. L'hiver, les courts se transforment en patinoire. Denis, qui détient le record de points des joueurs de hockey des Carabins, l'équipe de l'Université de Montréal, initie son fils à ce sport ; à ses filles, il apprend à patiner sans le bâton. J'ai du mal à trouver l'équilibre.

Chaque année, à l'occasion des fêtes de Noël, nous avons droit à notre portrait de famille : les trois gamins alignés sur une luge, au sommet de la petite colline en face de notre maison blanche. Ces cartes de vœux en noir et blanc que tu es chargée de signer, et d'envoyer aux amis et aux proches, offrent l'image d'un bonheur d'Épinal que je peine à retrouver dans ma mémoire.

Mon grand plaisir, dans la neige, c'est de m'allonger sur le dos, bien emmitouflée dans ma combi, et d'agiter mes jambes et mes bras pour sculpter des anges. J'ai l'impression d'être près de m'envoler. Mon prénom me donne peut-être de bonnes dispositions. Gabriel n'est pas n'importe quel ange, c'est l'archange annonciateur...

Notre cuisine ouverte sur le jardin est parfois le théâtre de scènes entre toi et Papa. La tension entre vous devient tangible. J'ai le sentiment qu'il te fait peur. Je le vois encore te menacer en brandissant une chaise au-dessus de sa tête. Je ne t'en ai jamais parlé, mais je sais que c'est vrai. J'ai un témoin. Catherine, devenue artiste, en fait un dessin, sans savoir que la petite fille recroquevillée dans le coin, c'est elle, certes,

mais c'est moi aussi. Quel choc, pour moi, de découvrir cette image parmi les œuvres de son portfolio. Une sœur, c'est précieux. Grâce à elle, je sais que mes souvenirs ne sont pas des délires. Que je n'invente rien.

Je pense qu'à ce stade les mots ne suffisent plus pour vous comprendre, toi et Denis. Le français t'a permis au début de t'évader, mais après tout, ce n'est pas ta langue. Le fossé entre vous se creuse. Vous n'avancez plus dans la même direction.

La pilule contraceptive n'est légalisée au Canada qu'en 1969, par le gouvernement Trudeau, en même temps que l'avortement thérapeutique et l'homosexualité entre adultes consentants. Au début des années 1960, lorsque le nombre d'enfants désirés est atteint, les rapports intimes perdent en spontanéité et en confort. Dès lors, la contraception féminine rime plus avec devoir qu'avec plaisir.

Puis, tu voudrais exister autrement que comme mère de famille. Tu n'es plus heureuse. Après avoir voulu quitter tes parents, tu veux quitter ton mari. Au Québec, depuis l'époque de la Nouvelle-France et jusqu'en 1968, le mariage est indissoluble et le divorce reste interdit, sauf mesure parlementaire exceptionnelle et très coûteuse.

*

La cuisine est mon lieu de prédilection pour retrouver mon voisin adoré. Mon premier amour. J'ai six ans. Il a un nom parfait pour un amoureux: Jolicœur. Jean-François Jolicœur. C'est à lui que je donne mon premier bisou. Je le retrouve à chaque fois le cœur battant, fière et heureuse. L'amour que je ne reçois pas de toi, je l'obtiens

de lui. Malgré mes sentiments pour Jean-François, un élan me pousse un jour à embrasser son frère. Qu'est-ce qui me prend? Une fois sur ma lancée, plus rien ne m'arrête. On dirait un jeu, ou un défi. Peut-être y a-t-il aussi une sensation de pouvoir, et l'impression d'exister enfin à travers le doux regard de l'autre.

Au troisième et dernier étage de notre grande demeure en haut de la montagne, se trouve le bureau de Papa, son antre. Ça serait amusant d'y accéder par le petit monte-plats qui traverse notre maison verticalement, mais c'est interdit. C'est là-haut qu'il fume des Gitanes, des Winston, des cigares cubains, et parfois une des pipes de sa collection. L'odeur est âcre mais les volutes m'intriguent. Je suis curieuse de nature. Pour savoir si le goût change en fonction des couleurs, je pratique des séances de dégustation de mouchoirs en papier. Il me semble détecter un léger goût de myrtille dans le kleenex bleu. Denis me passe sa cigarette. Mon premier réflexe, c'est de souffler. Il corrige le tir: «Fais comme avec une paille.» Je m'exécute. J'aspire à mort. J'en ai aussitôt le souffle coupé, je suis en train de mourir, c'est sûr! Il est méchant, Papa! Ça fait mal! Et je n'arrive plus à m'arrêter de tousser. Je retiens la leçon, ça m'évite de recommencer. Au moins pendant quelques années.

Je préfère aller avec lui apprendre à faire du vélo dans la ruelle derrière le ruisseau. Celle qui longe le jardin des Jolicœur. La première fois que je m'élanche en pédalant toute seule reste à jamais imprimée dans la mémoire. Papa enlève les roues de bébé. Il tient le siège et court derrière moi. Il me rassure. J'accélère. Sans prévenir, il me lâche. C'est magique. Je suis un oiseau. J'ai le cœur qui bat. Je suis fière.

Collés à notre maison, au 126, nous avons d'autres voisins, les Lemoyne. Un jour, nous allons en famille prendre l'apéro chez eux. Tu restes au salon avec les autres parents, en compagnie des bébés. Les grands, Piki et moi, vous nous envoyez jouer à l'étage. Piki me propose une partie de cache-cache. C'est moi qui commence. Je me réfugie dans la chambre la plus obscure et je retiens mon souffle. Lui prend sa fronde et commence à projeter des cailloux dans toutes les pièces. J'en reçois un en plein front! Je pense que Piki doit être aussi surpris que moi. Peut-être est-il même impressionné par mon courage. Comment peut-il imaginer qu'une petite fille plus jeune que lui ose se cacher dans une pièce aussi sombre? Je hurle. Vous arrivez tous les deux. Je vois encore mon reflet dans la glace de la salle de bains, le sang qui jaillit et ruisselle dans le lavabo tout blanc. C'est une belle couleur écarlate. Papa s'occupe de ma plaie. C'est normal, il est docteur. Ça ne me fait pas vraiment mal, mais je sens bien qu'il panique. J'en ai encore la cicatrice aujourd'hui, un peu perdue parmi les rides, mais bien présente en ma mémoire.

Il faut bien que tu me coiffes de temps à autre. Je savoure ces délicieux moments, assise comme une grande à ta coiffeuse, et je sens encore ta brosse démêlant délicatement mes blonds cheveux trop fins. Pour les cours de ballet, tu dois tirer un peu, mais quelle importance? Ta main caresse ma tête et je suis aux anges.

Sur une photo, j'affiche un large sourire. Je dois avoir trois ans. Debout sur une moquette claire et moelleuse, je porte fièrement une magnifique robe blanche bien repassée, avec de la dentelle au bord des

jupons. C'est un cadeau, sans doute. J'ai aussi un petit bibi rond, un de ces petits chapeaux chic comme en porte la reine d'Angleterre. Ton sac à main s'accroche à mon épaule gauche et, dans mon autre main, je tiens tes gants. Aux pieds, j'ai tes escarpins satinés que je ne remplis qu'à moitié. À ce moment de ma vie, être la moitié de toi me comble de joie.

Je prends un car scolaire pour me rendre à Westmount, 18 avenue Severn. C'est l'adresse de ma première école, un établissement anglophone du nom de Weston School. Nous avons un chauffeur jovial qui chante en conduisant «Puff the Magic Dragon», le tube de Peter, Paul and Mary sorti en 1963. Je voyage avec le dragon flamboyant dans des contrées lointaines. La magie fait déjà partie de mon imaginaire.